

toni | le chant
morrison | de salomon



traduit par Jean Guiloineau
et préfacé par Christiane Taubira

1966
C

TONI MORRISON

LE CHANT DE SALOMON

On le surnomme « Laitier » parce que sa mère a continué de lui donner le sein en cachette jusqu'à ses trois ou quatre ans. Son vrai nom, c'est Macon Mort, le même que son père. Il vit dans le Nord, dans la région des Grands Lacs. Mû par la recherche d'un trésor enfoui, dit-on, dans une grotte, Laitier entreprend un voyage vers le Sud, d'où est originaire sa famille. C'est là qu'il découvrira son histoire familiale, que seule une comptine chantée par les enfants d'un village a conservée. Une comptine racontant la légende de Salomon qui s'envola pour retourner en Afrique, et qui laissa tomber le bébé qu'il portait dans ses bras.

Publié en 1977 aux États-Unis et en 1996 en France, *Le Chant de Salomon* est le troisième roman de Toni Morrison, et celui qui l'a solidement installée sur la scène littéraire américaine. Excellente introduction à son œuvre selon l'Académie suédoise, qui décerna à son autrice le prix Nobel en 1993, il est réédité augmenté d'une préface de Christiane Taubira.

Toni Morrison est née en 1931 dans l'Ohio dans une famille ouvrière de quatre enfants. Après avoir suivi des études de lettres et enseigné, elle a travaillé comme éditrice chez Random House. Elle est l'autrice de nombreux romans dont *L'Œil le plus bleu*, *Sula*, *Beloved* (prix Pulitzer 1988), *Jazz* ou encore *Home*. En 1993, son œuvre reçoit le prix Nobel de littérature. Elle est décédée le 5 août 2019 à l'âge de 88 ans.

toni | le chant
morrison | de salomon



DU MÊME AUTEUR
CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

La Source de l'amour-propre

L'Origine des autres

Délivrances

Home

Un don

Love

Paradis

Tar Baby

L'Œil le plus bleu

Discours de Stockholm

Playing in the dark

Jazz

Sula

Beloved

DU MÊME AUTEUR
DANS LA COLLECTION « TITRES »

Invitée au Louvre : étranger chez soi

1966

toni | le chant
morrison | de salomon



Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean Guiloineau
Préface de Christiane Taubira

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TITRE ORIGINAL :
SONG OF SOLOMON

© 1977 by Toni Morrison
© Christian Bourgois éditeur, 1996, pour la traduction française,
2020 pour la présente édition
ISBN 978-2-267-04358-7

à Papa

Les pères connaîtront peut-être la célébrité
Et les enfants connaîtront peut-être leur nom

Préface

Toni Morrison est une reine. Une impératrice. Une déesse. Une femme. Une voix. Une plume. Ma lumière. Et la vôtre.

Toni Morrison raconte et explique, sans jamais se tromper ni de lieu ni de ton ni de langue.

Le Chant de Salomon raconte. Avec sensibilité, en rage, avec fourberie, fausse candeur, avec calcul et sensualité. Ces voix multiples, chaotiques, les trop naïves et celles qui rusent, celles qui s'épaississent avec le temps et se fortifient aux épreuves, celles qui ne surgissent que portées par d'autres, celles qui essaient sans grand succès de se débarrasser de leurs arrois, ces voix multiples racontent, éructent, murmurent, soupirent, travestissent parfois de bonne foi leurs déboires présents. Elles sont l'empreinte de personnages qui trichent pour survivre ou par goût, dont certains trébuchent sur eux-mêmes au détour d'un carrefour. Les uns, comme Laitier, y puisent la preuve que leur destin tient à ce moment de lucidité et de déroute où ils décident la rupture, un départ sans au revoir, une mue sans transition, sur un coup de tête, une exaspération, un moment qui semble capricieux mais dont ils savent qu'il mûrissait à leur insu. Peu importe que ce soit pour de dérisoires convoitises.

D'autres y noient leurs égarements. Macon Mort II est de ces derniers.

Sous la plume de Toni Morrison, les grands désastres collectifs sont comme une tapisserie faite de points tantôt juxtaposés tantôt enchaînés, dont chacun tient la trame de l'ensemble. Macon Mort II a consenti à porter le nom qu'avait attribué à son père un agent d'état-civil en état d'ébriété, comme dirait la police si elle s'en préoccupait. Un agent blanc, nécessairement. Probablement raciste, plus vraisemblablement négligent. Et la docilité de ce deuxième Macon Mort quant à cet attribut essentiel qu'est le nom, chose singulière et sonore qui se pose avant et au cœur de l'identité et de l'existence de chacun, en dit davantage que tout ce qu'il dit de lui-même, de son épouse, de ses filles, de son beau-père, de sa sœur et jusque de ses souvenirs. Il aurait pu s'octroyer un autre nom. Comme le fit Corbeau qui décida de s'appeler Corbell Oyseau. Il aurait pu éviter de transmettre ce nom à son fils. Mais de toute l'énergie qu'il met à se hisser au-dessus de sa condition de Noir pauvre, dût-il écraser la tête et les pieds de centaines de Noirs pauvres, jeter à la rue de pauvres familles bancales, grand-mère démunie élevant deux petits-enfants, femme seule avec une marmaille, homme célibataire aux emplois précaires, il n'a pas consacré un joule ou un volt pour se forger une identité au moins nominative. Malgré sa réussite sociale, la capitulation est son identité profonde. Parce que Toni Morrison ne compose ou ne restitue jamais de personnages taillés d'un bloc, et que même les morts, comme le docteur Foster, gardent leurs ambiguïtés et leurs escarres, Macon Mort II a aussi ses failles. Il fut un adolescent. Il aima et protégea sa sœur cadette. Il se surprend encore à espionner cette sœur et à s'attendrir au son de sa

voix. Tout en étant persuadé de la détester souverainement. Et il la déteste.

Les noms comptent. Ils comptent pour Mohamed Ali, pour Kwame Ture, pour Amiri Baraka, pour Tupac Shakur Makaveli, ils comptent pour Taj Mahal, pour Sun Ra, pour Fela Anikulapo, pour Pharoah et tant d'autres. Les noms comptent chez les opprimés. Chez les dépossédés. Chez les expropriés. Chez les expulsés hors de la famille humaine. Dans la littérature, les prénoms comptent plus encore. Ils sont un territoire. D'abord celui de la désespérance qui ne veut pas se rendre. Tout, autour, est hostilité. Et comme un mirage obstinément entretenu, le psaume 22, le préféré des vulnérables, arrose l'illusion de vertes vallées, de prés d'herbe fraîche et d'eaux tranquilles au-delà des ravins de la mort. C'est la Bible qui tranche. Cette Bible que le grand-père de Toni Morrison connaissait presque de mémoire pour l'avoir lue en entier cinq fois. Il s'en vantait. À juste titre, malgré toutes les stupeurs et les malentendus. Parce que c'était le seul livre à sa portée. La seule grotte pavée de mots, de phrases, d'énigmes, de promesses de bruit et de fureur pour les méchants, de paix et de repos pour les Justes. Parce que ce livre fut celui par lequel des religieux ou des maîtres, plus souvent des maîtresses, les uns et les autres en discrète dissidence ou obéissant à d'intimes injonctions humanistes, ouvrirent les yeux d'enfants esclaves sur des horizons sinon lumineux, du moins striés de rais d'espérance. Ce n'était pas toujours pour leur émancipation. Pas souvent. Plus souvent pour leur résignation paisible.

Néanmoins... Nat Turner ne fut pas instruit dans les Saintes Écritures pour fomenter l'insurrection de Southampton. Il la prépara cependant aussi parce que l'enseignement de la Bible rendit plus manifestes et intolérables

l'effroyable cruauté de la condition servile et la colossale imposture des autorités religieuses prônant la soumission à l'esclavage en échange du royaume divin, tandis que de plantation en plantation des prêtres imperturbables prêchaient docilité et reconnaissance envers les maîtres, dans un quotidien déjà insupportable d'épuisement, de coups, d'humiliation, d'abrutissement. L'enseignement oral que reçut Nat Turner de sa mère et de sa grand-mère, Nancy et Bridget, dont les prénoms africains se sont perdus, fut le terreau sur lequel poussèrent sa dignité, sa fierté et sa rébellion. Lire et écrire ne pouvaient être que des actes insurrectionnels, immédiats ou annonciateurs. Et même si la Bible fut ce livre qui donna l'onction divine à la traite négrière et à l'esclavage, elle est trop pleine de contradictions pour ne pas s'accommoder d'intentions et de desseins contradictoires. Elle fut brandie pour écraser. Elle peut servir à s'élever. Pour le grand-père de Toni Morrison et pour tant d'autres, c'était la Bible et c'était tout. Et puisque c'était tout, ce serait Tout. Tout du premier au dernier mot, tout en totale confiance pour un salut qui, s'il doit survenir après la vie, est convoqué déjà pendant la vie, au commencement même de la vie, au moins pour veiller sur les enfants qu'on se sait incapables de soustraire aux malheurs qui guettent. Car on veut fébrilement les prévenir contre toute l'adversité du monde coalisée pour opprimer et honnir cette « race qu'aucune ablution d'hysope et de lys mêlés ne pourrait purifier, cette race rongée de macules » décrite par Aimé Césaire. Il faut pourtant défendre cette « race » contre l'adversité cosmique, la protéger y compris contre elle-même lorsque, sous la fougue de la jeunesse comme Guitare, sous l'impulsion d'une détresse mutique comme Empire State, par devoir sacrificiel comme Porter, des hommes ici dans

ce *Chant de Salomon*, ailleurs, des femmes comme Janie chez Zora Neale Hurston ou Sula chez Toni Morrison, s'avisent de se révolter contre leur sort que prétendument la Bible, encore elle, scelle par le verset 27 de la Genèse 9 qui condamne la descendance de Cham à servir les descendants de Sem et Japheth.

Ce livre sacré n'est pas avare de surprises. Il contient un livre de poèmes, le Cantique des Cantiques, le Chant de Salomon. Ou Chant pour Salomon. Ce sera, ici, le livre des prénoms. Celui de Pilate, choisi sous un doigt livré au hasard d'une volonté paternelle aveuglée par la dévastation d'un deuil, injuste comme presque tous les deuils. En viendront également le prénom de Corinthiens et celui de Magdalena qu'on appelle Lena, sœurs discrètes de Laitier. Discrètes, elles ne sont ni faibles ni frêles, ni inconsistantes. Laitier en goûtera l'amère giclée, qui le déconcertera d'autant plus qu'il ne se posait aucune question sur sa condition de mâle sans mérite campé depuis toujours en position centrale et dominante. Jamais les femmes des romans de Toni Morrison ne sont tièdes. Qu'elles soient timides ou complexées, et même lorsqu'elles sont éperdues d'amour et amarrées à la vanité ou à l'indifférence d'un homme, même lorsqu'elles sont privées d'estime, elles abritent à magnitudes diverses des séismes qui peuvent être destructeurs ou révélateurs. Magdalena qu'on appelle Lena tiendra diatribe pour l'amour de sa sœur. Plus sensible et clairvoyante que ces deux hommes qui régissent la tribu familiale, elle convoquera Laitier avec superbe pour le réduire en quelques mots affûtés à « ce petit bout de peau de cochon qui lui pend entre les cuisses » et dont il tire ce pouvoir indu. Les femmes sont libres, toujours. Elles le sont chez

Zora Neale Hurston, chez Toni Cade Bambara. Et comme ses prédécesseuses, Toni Morrison accomplit la prouesse de charger ces femmes d'une liberté crédible. Elles sont libres, même lorsque pour l'amour d'un homme elles sont hargneuses comme Christine, plus malfaisante paraît-il que Jezabel, dans *Love*. Elles sont libres, même hantées comme Sethe dans *Beloved*. Libres, même Reba et Douce captives du feu qui brûle entre leurs cuisses. Elles sont libres parce qu'elles font face à elles-mêmes et à leurs actes, qu'elles ne sont pas disposées à plaider lâchement la déraison ou les tourments de la misère, qu'elles assument y compris ce qui est inaudible ou inintelligible. Elles sont libres ou deviennent libres, même lorsqu'elles sont esclaves amérindiennes comme Lina, qu'elles bataillent contre de confuses blessures enfouies comme Florens marchant de nuit dans *Un don*. Libres comme Bride butant sur elle-même au cours de *Délivrances*.

Ici comme dans d'autres romans de Toni Morrison, les femmes contiennent le monde, avec ses violences, ses complexes et ses complexités, ses purulences, ses chatoiements, ses fulgurances. Elles sont à la fois la terre ferme et l'horizon, les marais salants et le cyclone, le grondement souterrain et le chant d'oiseau. Aussi longue que soit la vie, elle charrie des regrets, aussi courte qu'elle soit, elle se gonfle d'incompréhensions. Ce ne sont pas là des enseignements, seulement des contingences.

Toni Morrison proclame avec délectation, dans son rire légèrement caillouteux embrasé par un filet d'esprit canaille, que personne n'écrit d'aussi belles scènes d'amour que les siennes. Et c'est vrai. Avant d'abandonner la chambre de l'épouse, Macon Mort II s'adonnait à un rituel minutieux

détachant savamment agrafe par agrafe la lingerie fine et compliquée de cette adolescente encore niaise d'une vie familiale bourgeoise étriquée, où le genre humain se limitait aux va-et-vient de son père. Il la dévêtait si minutieusement qu'il en explosait à la fin, de justesse. Lorsque, blessé dans sa fatuité plus que dans son amour – si tant est qu'il en éprouvât pour cette jeune fille dont il épousait le nom, la filiation et la condition sociale –, il cessa de se rendre dans la chambre de l'épouse, celle-ci n'avait pas trente ans. Mais il n'existe pas, dans les univers que modèle Toni Morrison, de victimes absolument victimes. Aussi, Ruth l'épouse avait sa part d'ombre compacte. Pourtant, le désarroi de sa disgrâce nous demeure émouvant.

Si les scènes d'amour décrites par Toni Morrison sont si intenses, c'est parce qu'elle y fait place, au-delà des gestes, au trouble qui nous habite d'être ainsi révélés à nous-mêmes dans nos équivoques sans âge et notre émoi du moment, transfigurés par l'embrouillement étourdissant de la vulnérabilité et de la puissance.

Dans *Love*, ce roman charnel où des femmes se font toutes les guerres, guerres de position et guerres de mouvement, guerres de mots et guerres d'espionnage, guerres de souvenirs et guerres de charognardes, c'est une scène de viol, plutôt d'arrêt d'un viol collectif, qui sue de sa plume comme une secousse désolée contre nos endormissements. C'est Romen, pourtant prêt « au point culminant de l'anticipation » qui, non seulement passe son tour, mais détache les poignets de la pauvre Pretty-Fay, petites moufles pitoyables arrimées au dossier du lit sur lequel sept garçons, six sans Romen mais sept vu que Théo « remet ça, avec moins de précipitation » la deuxième fois, c'est Romen qui, non seulement passe son tour, bien que « prêt », mais détache les

petites mains, enveloppe la fille dans la couverture et la raccompagne jusqu'à la porte. Romen le paiera cher, au prix de persiflages, de mépris, de coups, de guet-apens, d'exclusion, de bannissement clanique, voire de doute sur lui-même, parce qu'on n'est jamais juste impunément. La société par ses règles d'injustice et de violence ne l'envisage pas.

Il faut toujours se méfier et s'interroger lorsque surgit un nom qui ne court pas toute l'intrigue, lorsqu'un fait paraît incongru mais plausible, que des événements nous semblent sournoisement familiers. D'une façon générale, ils sont exacts ! Ainsi, de l'histoire à la mémoire, des réalités aux mythes, les romans de Toni Morrison créent, inventent, relaient, témoignent en nous aspirant dans des paysages décrits avec la précision d'une nature effectivement présente et la fantaisie lyrique d'une nature fantasmée autant par la narration que par les personnages, et par les générations qui transmettent la tradition orale. Jamais, dans les pays qui cultivent le respect du verbe, les vérités et les légendes n'ont voyagé nues, hors temps et hors ambiance. Et lorsqu'il advient qu'elles prennent des libertés avec les précisions, c'est en temporalité, pas en vérité. Que penser finalement des Sept Jours ? Et comment s'invite Winnie Ruth Judd qui rôde aussi, entre forfaits et folklore.

Si au bout de l'équipée se trouvait une comptine, elle dirait ce que disent les chants d'enfants dans toutes les cultures : les comptines sont chantées par les enfants mais ne sont pas écrites pour eux.

Malgré tout ce que vous lisez ici, vous ne savez encore rien de ce sublime roman. Vous pouvez y entrer, votre curiosité intacte, sachez que vous courez tous les risques, car aucune

ruse ne vous préservera de suffoquer, d'être perplexe, de vous émerveiller, d'en vouloir à certains personnages, de vous attacher à quelques-uns, de vous interroger, de vous ébahir. Ainsi opère la langue de Toni Morrison. Trop lucide sur les vices du langage, sachant comme la langue manipule, comme le langage peut se gaver de sang, Toni Morrison tient la langue, la retourne, l'étire, la lâche à bride abattue avant de la resserrer et de la ramener sous nos pores. Cette langue a ses partitions, elle peut désemperer comme Love Supreme, crisser puis rouler comme si elle remontait la gorge de Nina Simone, tonner comme la percussion de Max Roach. Elle est hospitalière avec une joie semblable à celle qui accueille Angela Davis et James Baldwin. Elle arrache d'autres voix au silence, elle serpente dans les villes, les cités, les résidences, les taudis et les bouges. Elle a ses cris et ses pauses. Elle affole, épouvante et séduit. Et les histoires qu'elle raconte ne sont jamais ni limpides ni racoleuses. Ce n'est pas l'infanticide pour la fascination de l'horreur, mais pour la clarté qu'il jette sur un désordre social où la démence est norme. Ce n'est pas le viol pour dénoncer la brutalité et la bestialité, mais pour dire l'accoutumance à la destruction y compris du meilleur de soi. Ce n'est pas l'inceste pour choquer mais pour relever la banale arrogance de la force, l'empire des sens, la folie du monde et des hommes. Lorsque ces histoires nous giflent, nous renversent, nous bouleversent, nous terrifient, ce n'est sûrement pas pour nous divertir ou simplement nous ébranler, c'est juste tant mieux si elles insinuent un obsédant dérangement dans notre routine.

La question de la langue, chez un écrivain étranger, devient celle d'une double gageure posée par la langue

d'écriture et la langue de traduction. Toni Morrison a été servie par des traducteurs et des traductrices qui ont le goût de sa littérature et l'élégance de la loyauté. Ainsi, les traversées linguistiques parviennent à nous restituer au mieux l'envoûtement et les commotions de l'écriture originelle, ses radiances et ses opacités.

C'est une double prouesse que cette langue originelle si gracieusement et rudement travaillée, éruptive, languissante et tellement belle, déclinée en langages qui plastronnent par-dessus un quotidien et des conditions sociales qui rendraient muets, et cette langue de traversée qui en sauvegarde la fluidité, les détours et les roueries.

Il est bon de lire Toni Morrison en langue originale lorsque c'est possible. L'exercice peut être ardu et âpre. Il est de grande saveur, aidé par la traduction.

Toni Morrison raconte et explique, sans jamais se tromper ni de lieu ni de ton ni de langue. *Playing in the Dark*, *L'Origine des autres*, *La Source de l'amour-propre* expliquent : le cheminement, les influences, les choix, les doutes, les offuscations, les impatiences et les exigences. Les provocations et les satisfactions. Les étonnements. La langue et le langage.

« À qui est cette maison ?
Ses ombres mentent
Pourquoi sa serrure convient-elle à ma clé ? »

Ces trois vers sont extraits d'un poème en exergue de son avant-dernier roman, *Home*. Toni Morrison se défendait d'avoir une prose poétique, si elle consentait du bout des lèvres à y reconnaître des tonalités lyriques. Elle

écrivit cependant ce poème. Des romans aux essais, ces vers offrent, délibérément ou fortuitement, un amarrage voire une résonnance à cette exploration, taraudante, du chez-soi, « la langue dans laquelle on rêve », du lieu de l'étranger, *foreigner's home*, de l'étranger chez soi, de l'exil, de l'expérience d'exil intérieur.

Est-il vie et œuvre mieux maîtrisées que celles d'une romancière qui ouvre, avec *L'Œil le plus bleu*, l'abîme vertigineux de l'aliénation de l'apparence qui ronge Pecola jusqu'à la perte, et s'achève sur le triomphe intime, héroïque et radieux de Bride contre l'aliénation de la couleur au bout de *Délivrance* ?

J'aime l'écriture, l'imaginaire, l'audace et l'assurance de Toni Morrison. Aimer, c'est aussi aimer le corps. C'est d'abord sa plume qui m'a éblouie. Puis, les six fois où je l'ai rencontrée ou vue de très près, j'ai aimé son corps, imposant. Même lorsqu'il sembla devenir un embarras, il étincelait encore. Sa voix qui traîne un sifflet et un souffle de chuchotement n'a cessé de dire l'invincibilité. Et la pérennité. En ce 4 novembre 2016, jour navrant pour l'intelligence, pour la dignité, pour la conscience et pour le monde, elle l'avait réaffirmé :

« *We speak, we write, we do language. That is how civilizations heal.* » Nous parlons, nous écrivons, nous fabriquons du langage. C'est ainsi que guérissent les civilisations.

Christiane Taubira

Garde des Sceaux, ministre de la Justice (2012-2016)

Membre honoraire du Parlement

19 juillet 2020

Même quand il s'agenouilla au-dessus d'elle, il sut qu'il n'y aurait pas d'autre erreur ; que dès qu'il se relèverait, Guitare essaierait de lui faire sauter la tête. Il se redressa.

« Guitare », hurla-t-il.

Tare tare tare, dirent les collines.

« Par ici, mon frère ! Tu me vois ? » Laitier mit sa main en cornet devant sa bouche et fit de grands gestes au-dessus de sa tête avec son autre main. « Je suis ici ! »

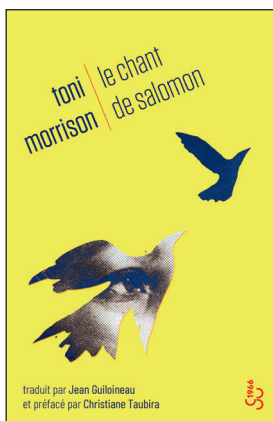
Ci ci ci, dirent les rochers.

« Tu me veux ? Hein ! Tu veux ma vie ? »

Vie vie vie vie.

Accroupi au bord de l'autre rocher au sommet plat, avec seulement la nuit pour le dissimuler, Guitare souriait au-dessus du canon de son fusil. « Mon pote », murmura-t-il pour lui-même. « Mon vieux pote. » Il posa son fusil par terre et se releva.

Laitier cessa de faire des gestes et plissa les yeux. Dans l'obscurité, il ne distinguait que la tête et les épaules de Guitare. « Tu veux ma vie ? » Laitier ne hurlait plus. « Tu en as besoin ? La voici. » Sans essayer ses larmes, ni reprendre son souffle, ni même plier les genoux – il sauta. Aussi rapide et brillant qu'une étoile filante, il tournoya vers Guitare et peu importe de savoir lequel des deux rendit l'esprit dans les bras assassins de son frère. Car il savait maintenant ce que savait Shalimar : que si l'on s'abandonne à l'air, on peut le *chevaucher*.



Le chant de Salomon Toni Morrison

Cette édition électronique du livre
Le Chant de Salomon de Toni Morrison
a été réalisée le 20 octobre 2020
par Christian Bourgois éditeur.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
ISBN : 9782267043372
ISBN PDF : 9782267043587
Numéro d'édition : 2480